Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 11

Artikel: Comment on sauve un navire
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256070

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Comme je me reprocherais d'entraver votre avenir, je vous rends votre parole... »

Durieux n'avait pas compté sur un dénouement aussi prompt, ausssi facile surtout. Abasourdi, il balbutia quelques paroles de regret, et ne recevant pas de réponse, salua et sortit. Derrière la porte, il épongea son front ruisselant de sueur, et, lançant un coup d'œil de rancune à la carte du graveur, lui dit :

« Il fallait pourtant me résoudre à cette exécution, si je ne voulais me résiguer à habiter toute ma vie un taudis comme celui-là !.... »

Dans sa chambre Angèle était demeurée immobile, la tête dans ses mains. A son tour, elle revoyait le passé. Elle revivait les douloureuses années qui ont suivi la guerre ; son père, simple capitaine tué à Patay, et la fillette qu'elle était alors, obligée de cesser de trop coûteuses études et d'apprendre un métier, pour soutenir sa mère et son aïeule infirme. Que lui importait ! Son très grand cœur était heureux dès qu'il pouvait se dévouer. Puis, sa mère était morte, et Georges Durieux, bien inconnu, bien seul, était venu loger sur le carré. D'abord, la misère l'avait vaincu ; gravement malade, il avait été soigné par tous les voisins avec la solidarité admirable des pauvres. D'amicales relations s'en étaient suivies : on estimait ce courageux travailleur, et quand, au lit d'agonie de l'aïeule, il demanda la main d'Angèle, chacun trouva cela tout simple, la jeune fille la première. Ils mettraient en commun espoirs et travaux, et ils auraient la petite part de bonheur que l'avenir garde aux laborieux.

Et voilà que ce rêve se brisait. Un si calme, et si honnête rêve, si pur de vanité et d'ambition. Car Angèle, formée de bonne heure aux leçons de l'expérience, ne s'était point égarée dans les chimères où se plaisent communément les jeunes filles. Si elle avait consenti à cette union, si elle evait usé sa jeunesse à attendre Georges Durieux, c'est qu'elle avait cru trouver là la solution de son existence de femme, c'est-à-dire se dépenser pour autrui.

Toute la nuit, Angèle resta derrière sa fenêtre, à regarder les grosses gouttes de pluie qui roulaient sur les toits de zinc avec un bruit de larmes.... Puis vint le jour blafard, dans la brume duquel s'évanouit pour toujours la vision du foyer respecté, des petites têtes blondes qu'il eût été si doux d'aimer.... Le soleil se leva, auréolant la chambre de son premier rayon c'était l'aube, symbole d'espérance éternelle. Alors Angèle comprit. Elle avait compté sans les turpitudes humaines, les cupidités terrestres, mais l'amour infini était là, prêt à lui rendre au centuple ce qu'elle avait perdu. Une paix infinie descendait en elle. Distinctement, elle entendit le mot de sa vie : au lieu d'aimer quelques êtres, elle aimerait tous ceux qui souffrent, et, dédaigneuse des amis trompeurs, se réfugierait dans le Bien qui ne trahit jamais.

* * *

Un jour, on apporta un blessé à l'hôpital X... C'était un écrivain qui avait eu son heure de célébrité, et puis la fortune l'avait trahi. Sa femme, une créature légère et frivole, méprisa le romancier vieilli, et, le rejetant comme un vêtement de rebut, demanda le divorce. Le malheureux avait voulu mourir,....

Sœur Angèle écoutait avec une pitié profonde cette navrante histoire que lui contait rapidement un interne. Elle s'approcha du moribond et eut un geste d'étonnement. Mais elle se remit aussitôt, depuis longtemps l'infirmière, en elle, avait tué la femme et ses émotions nerveuses, et prenant la main du mourant, se mit à lui parler de miséricorde et de pardon...

Le blessé entr'ouvrit ses paupières alourdies. A la vue de cette figure penchée vers lui, figure toujours belle et rayonnante de sérénité, une terreur se peignit sur son visage.

« Ah ! ma Sœur !..... balbutia-t-il avec effort, c'est à vous que je dois d'abord demander pardon..... »

Sœur Angèle leva les yeux vers le coin du ciel bleu qu'on apercevait par la fenêtre voisine et se rappelant tous ceux qu'elle avait consolés, répondit avec un ineffable sourire :

« A moi ? Oh ! non. Je vous bénis, au contraire..... C'est grâce à vous que j'ai choisi la meilleure part ! »

Jean de Monthéas.

Comment on sauve un navire

L'Amirauté britannique a chargé un de ses hauts fonctionnaires de rédiger un rapport sur l'action d'éclat accomplie par un capitaine au long cours. Le vaillant loup de mer aura bien mérité la médaille d'or qui ornera bientôt sa poitrine. Que le lecteur en juge.

Le *Juno* était parti de Liverpool avec un chargement d'objets manufacturés à destination du Canada. Une trentaine d'hommes formaient l'équipage du trois-mâts. Tous, il convient de le signaler dès à présent, aimaient leur capitaine, M. Ivor Caster, avec qui ils avaient déjà accompli plusieurs traversées. Ils savaient qu'ils pouvaient compter sur son intelligence, sur sa science nautique, sur son initiative, et ils le servaient avec un dévouement inébranlable.

Une fâcheuse circonstance devait bientôt resserrer encore les liens d'amitié qui unissaient capitaine et matelots. Le *Juno*, assailli en plein Océan par une tempête épouvantable, perdait ses voiles et une partie de sa mâture. Et, le soir du troisième jour, alors que la violence du vent faiblissait déjà, un cri terrible retentissait dans la cale, où M. Caster avait fait descendre son second officier pour surveiller la remise en place de la cargaison.

— Le navire fait eau !

A l'aide d'une sonde, on constatait aussitôt que l'eau pénétrait en abondance dans la cale, que son niveau s'élevait de dix centimètres par heure. C'est dire que la catastrophe finale n'était plus qu'une question d'heures.

Matelots et officiers se relayèrent toute la nuit à la pompe. D'heure en heure, on constatait que leurs efforts étaient superflus ; l'eau continuait à monter. Il devenait évident qu'il faudrait abandonner le navire si l'on ne trouvait un meilleur moyen de défense que les pompes.

De fait, M. Caster prenait déjà ses dispositions pour évacuer le *Juno*, lorsqu'il conçut soudain un plan audacieux. Il avait pu s'assurer que l'eau pénétrait par une fissure située à moins d'un mètre au-dessous de la ligne de flottaison.

L'inondation de la cale interdisait l'approche de cette fissure qu'il fallait boucher pour sauver le navire. Mais ne pouvait-on pas l'atteindre autrement que par la cale ?..

— J'ai trouvé ! s'écria-t-il tout à coup.

Et, appelant ses matelots, il commanda :

— De la toile ! Des aiguilles ! Dépêchons-nous ! Sauvons le navire !

En moins d'une heure, l'étrange appareil que le capitaine avait imaginé était terminé, grâce à l'habileté et à la célérité de ses gabiers. M. Caster s'était dit :

— Pour parvenir jusqu'au trou en descendant sous la surface de l'eau, il me faudrait un scaphandre. Et je vais en construire un !

L'engin, aussi rapidement exécuté qu'imaginé, rappelait ces cheminées en toile que l'on installe au-dessus des chambres de chauffe pour en assurer la ventilation dès qu'un vapeur passe le tropique. Des cerceaux en fil de fer lui conservaient sa forme cylindrique.

A une certaine hauteur, un carré de vitre fermait une ouverture pratiquée dans la toile, et deux autres trous assuraient au scaphandrier improvisé le libre usage de ses bras.

C'est dans cette cheminée de toile que l'intrépide capitaine prit place. Quand ses hommes lui eurent cousu les manches de sa veste aux bords des deux trous et serré étroitement le bas de ces manches, afin d'empêcher l'infiltration de l'eau, il se fit hisser au bout d'une vergue, non sans emporter un marteau et de l'étoupe.

La descente sous l'eau présenta de graves difficultés. Les vagues projetaient le capitaine contre les flancs du navire. Après des essais infructueux qui durèrent plus d'une heure, il réussissait enfin à s'approcher de la fissure.

Par deux fois, il dut se faire remonter sur le pont, à bout de force, trempé jusqu'aux os par l'eau qui pénétrait à travers la toile et lui montait jusqu'au cou. Finalement il aveuglait la voie d'eau.

Le *Juno* était sauvé. Mais au prix de quels efforts !

L'œuvre de salut accomplie, M. Ivor Caster se faisait remonter sur le pont.

Sans un mot, sans un cri, il tombait évanoui dans les bras de ses compagnons...

Menus propos

La cigogne à la jambe de bois. — On ne saurait croire quels égards on a dans les pays du Nord envers ces visiteuses toujours bien accueillies que sont les cigognes. Ces gracieux oiseaux reviennent à chaque printemps et elles passent sur les toits de maisons allemandes toute la belle saison, avant de repartir à tire d'ailes vers leurs villégiatures africaines.

L'année dernière, une cigogne fut blessée aux environs de Wiesbaden par un chasseur imprudent, qui paya cher son délit, puisqu'il n'échappa à la prison qu'en versant une forte somme au bourgmestre de la localité en faveur d'une œuvre charitable. L'oiseau avait eu la patte droite fracassée. Un chirurgien de Wiesbaden demanda que l'oiseau lui fût confié. Il amputa la patte blessée et fit construire une patte artificielle habilement articulée. En quelques jours, la cigogne s'habitua à son sort. On la voyait marcher gravement, non sans une légère claudication.

Vers le commencement de l'automne dernier, elle se joignit à ses camarades, au moment de l'exode vers les pays chauds. Mais il est probable que sa patte la gênait durant le vol, car elle renonça au lointain voyage et revint le jour même au village.

Le « Storch mit künstlichem Bein » la cigogne à la jambe de bois, est connue de tous les habitants de Wiesbaden.

* * *

Le plongeon de la mort. — C'est dans la Caroline du Sud, que ce très curieux et très émouvant spectacle fut donné l'été dernier. Un plongeur professionnel exécuta, à